



HAL
open science

Biologisation du social dans le sport

Benoit Gaudin

► **To cite this version:**

Benoit Gaudin. Biologisation du social dans le sport : L' " athlète naturel " est-africain. LEMERLE Sébastien and PALIGOT Carole (coord.). La biologisation du social. Discours et pratiques, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017, 978-2-84016-258-2. hal-01428877

HAL Id: hal-01428877

<https://hal.science/hal-01428877>

Submitted on 6 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Biologisation du social dans le sport

L' « athlète naturel » est-africain

Benoît GAUDIN
MCF STAPS, Université de Versailles St Quentin
en délégation à l'IRD, URMIS – UMR 205
en poste à la Addis Ababa University, Ethiopie

Introduction

Existe-t-il des équipes scientifiques menant des recherches sur le gène du hockey sur glace parmi les joueurs canadiens ? Ou d'autres explorant la physiologie des Japonais pour y découvrir la raison de leur suprématie en kendo ? La réponse est bien sûr négative et la question semble incongrue. Mais dans le cas des coureurs de fond est-africains, le même type de questionnement est unanimement perçu comme pertinent et il sert même de toile de fond à un champ de recherche considéré comme prometteur au-delà des seules sciences du sport.

La raison de cette exception réside sûrement dans le fait que la course à pied est perçue comme un « sport simple », une activité basique, un mouvement naturel. Or, dans les épreuves de courses des compétitions d'athlétisme, il n'en est rien : ces courses sont des exercices très spécifiques, nécessitant un long apprentissage, une spécialisation corporelle pointue, complétée par d'autres compétences annexes (préparation psychologique, stratégie de course, etc.) sans lesquelles une victoire est hautement improbable.¹ L'excellence sportive, en athlétisme comme dans tous les autres sports, se construit sur la base d'un travail d'entraînement et de spécialisation corporelle de longue durée, s'appuyant sur des filières de formation, de détection et de préparation qui mobilisent une série de spécialistes (entraîneurs, masseurs, sélectionneurs, etc.) encadrés par des institutions (clubs, fédérations, entreprises organisatrices des compétitions, pouvoirs publics). Le tout reposant souvent sur une « école », une tradition locale dans la discipline en question, c'est-à-dire une masse critique de savoirs et de savoir-faire dont le jeune compétiteur bénéficie quand il intègre la filière. L'ignorer témoigne d'une profonde méconnaissance du fonctionnement du monde de la compétition sportive de haut niveau.

Dans le cas de la communauté scientifique que la question des coureurs de fond est-africains inspire depuis près d'un demi-siècle, on peut se poser la question de savoir s'il s'agit d'une réelle méconnaissance ou d'une cécité intellectuelle, volontaire ou involontaire.

Les études scientifiques sur les coureurs de fond africains s'inscrivent, en règle générale, dans la continuité de la longue tradition de recherches menées sur les populations « noires » depuis plusieurs siècles, aux États-Unis et en Europe principalement. « En quoi *'ces gens-là'* sont-ils différents de *'nous'* ? » se demandent en substance des générations de chercheurs en sciences de la vie, tour à tour en médecine, en phrénologie, anatomie, physiologie et plus récemment en génétique. Las, aucune de ces recherches n'a découvert le moindre indice d'une différence plus fondamentale que la pigmentation de l'épiderme pour caractériser l'ensemble de cette population. Mais ce courant de recherche ne s'essouffle pas pour autant, tant la croyance en une altérité biologique de cette population est forte.

Parce que le sport semble être « le laboratoire parfait »², le test idéal, qui nous donne à voir des différences marquées entre des groupes de populations, avec notamment certaines

¹ BRUANT G., *Anthropologie du geste sportif – La construction sociale de la course à pied*, Paris : PUF, 1992.

² Selon l'expression de Jon Entine son livre *Taboo: Why Black Athletes Dominate Sport and Why We're Afraid to Talk About It* (New York : Public Affairs ed., 2000). A propos de ce livre, lire MARTIN-BRETEAU N., « 'Un laboratoire parfait' ? Sport, race et génétique : le discours sur la différence athlétique aux Etats-Unis », *Sciences Sociales et Sport*, n°3, juin 2010, pp. 7-44.

disciplines sportives dominées par des individus partageant une pigmentation élevée de leur épiderme, le sens commun considère que d'une part, ce phénomène apporte la preuve d'une altérité fondamentale de « ces populations » et d'autre part, que cette altérité est de type biologique, inscrite dans leurs corps, et qu'il revient donc aux sciences de la vie (SV) de révéler cette différence.

Deux confusions courantes

Les commentaires sur les coureurs de fond est-africains sont souvent empreints de confusions. La première d'entre elles consiste à considérer un corps « taillé **par** la course », c'est-à-dire façonné par des années d'entraînement intensif, comme étant un corps « taillé **pour** la course », c'est-à-dire doté de façon innée et comme prédestiné à devenir un corps de coureur. Ainsi, selon Jon Entine :

En moyenne, les coureurs est-africains ont une forme du corps et une physiologie singulières, parfaite pour la course de fond.³

Ici, on ignore la plasticité musculaire et le potentiel de développement musculaire et physiologique du corps humain.

La seconde erreur consiste à confondre individu et population. Mon propos n'est pas ici de nier que le champion, ou même le sportif de haut niveau, soit doté d'une constitution physique différente des autres individus. Tous les êtres humains sont uniques et différents, en taille, rapidité, force, souplesse, etc. Le débat n'est pas là : la question porte, non pas sur certains individus, mais sur les populations dont ils sont issus. Bon nombre de scientifiques confondent, sciemment ou non, individu et population et extrapolent des observations obtenues auprès de quelques individus (les champions ou les sportifs de haut niveau) à l'ensemble de la population à laquelle ils les rattachent, « population » étant entendue au sens large, allant de la plus petite unité (la tribu, l'ethnie) à la plus grande : la nation, mais plus souvent la « race » (et ils utilisent ici des concepts tels que « Caucasiens », « Blancs » et « Noirs »).

La question est ici de savoir si les populations kényanes, et plus spécifiquement la tribu Kalenjin, de même que les populations éthiopiennes, et plus spécifiquement les Oromo de l'Arsi, sont caractérisées par une altérité biologique qui permettrait d'expliquer les performances de certains de leurs représentants dans les compétitions de l'athlétisme moderne ? La réponse est négative, comme nous le verrons plus loin.

La question de l'altitude

Quand on aborde le sujet de l'athlétisme est-africain, tout le monde a en tête la question de l'altitude. L'idée la plus communément admise, c'est que les athlètes est-africains ont un avantage en termes d'oxygénation du sang du fait qu'ils vivent en haute altitude.

Cette assertion est correcte, mais uniquement dans un cas très spécifique et relativement rare : quand les compétitions sportives ont lieu à une altitude similaire à celle à laquelle ils vivent en temps normal, comme ce fut le cas par exemple en 1968 à Mexico. Dans tous les autres cas, quand les compétitions sportives n'ont pas lieu en haute altitude, ils ne possèdent pas le moindre avantage hématologique ni physiologique.

La croyance contraire vient de fait que les populations de basse altitude sont sujettes à l'hypoxie (le mal des montagnes) quand elles montent en haute altitude. Et effectivement, les athlètes de nos pays souffrent quand ils vont s'entraîner dans les camps kényans ou éthiopiens.

³ ENTINE, op. cit., p. 66.

De ce handicap des coureurs de basse altitude quand ils montent en haute altitude, on a déduit que les coureurs de haute altitude bénéficieraient d'un avantage inverse dans la situation contraire, c'est-à-dire quand ils descendent de leurs montagnes. Et c'est ici que l'on se trompe, victimes d'un sophisme ethnocentrique, un raisonnement qui n'est logique qu'en apparence et dont l'erreur provient d'une forme de nombrilisme.

Ce n'est pas l'altitude, mais le *changement* d'altitude, qui induit une augmentation du nombre de globules rouges dans l'organisme. Ce phénomène est une réaction métabolique de l'organisme placé en situation de stress hypoxique : en montant en altitude, l'organisme y rencontre un environnement plus pauvre en oxygène et enclenche, en réponse, une production accrue de globules rouges supplémentaires par la stimulation de l'hormone érythropoïétine (EPO), compensant la diminution d'oxygène par une augmentation de ces « transporteurs d'oxygène ». Or, ce mécanisme métabolique ne s'applique qu'aux individus qui montent en altitude. Pour les individus qui y sont nés, qui y ont grandi et y ont passé toute leur vie, il n'y a pas de changement d'altitude, donc pas de stress hypoxique et donc pas de production supplémentaire de globules rouges. Pour les coureurs de fonds est-africains, les conditions d'oxygénation des hautes altitudes ne constituent donc pas une situation de stress hypoxique. Leur sang n'est donc pas davantage « chargé » en oxygène que le sang de la population de basse altitude.

C'est d'ailleurs ce que confirment les recherches menées par l'équipe de Cynthia Beall, de la Case Western Reserve University, spécialiste des réponses adaptatives des populations de hautes altitudes : le sang des populations d'altitude éthiopiennes qu'elle a étudiées ne présente pas de spécificités particulières par rapport au sang des populations de basse altitude.⁴

Depuis des décennies, cette « explication par l'altitude », malgré son absence de fondement scientifique et la faiblesse de l'argumentaire logique sur laquelle elle s'étaye, se pose comme une telle évidence qu'on est en droit de la qualifier d'« idéologie de l'altitude » : une croyance unanimement partagée, jamais questionnée, dont on est persuadée qu'elle repose sur des bases scientifiques et qui sert de toile de fond ou de point de départ à tout discours, y compris scientifique, sur les coureurs est-africains.

Le mythe de l' « athlète naturel »

L'« idéologie de l'altitude » est datée historiquement. Elle se met en place dans le monde sportif, puis au-delà, à partir des Jeux Olympiques de 1968, quand les premiers champions kényans (Kip Keino, Naftali Temu) viennent rejoindre l'éthiopien Abebe Bikila dans les plus hautes places du palmarès olympique en course de fond. Les commentateurs sportifs analysent l'arrivée de ces nouveaux champions en repérant certains points communs entre eux (ils sont africains, ils vivent en altitude), mais en étant étonnamment aveugles à d'autres dimensions, notamment le fait qu'ils sont tous militaires ou para-militaires ou que leur victoire sont chargées d'une signification politique et symbolique puissante pour leur pays et plus largement pour le continent africain. La dimension politique de ces médailles est complètement occultée.

Au-delà du contexte africain, les Jeux Olympiques de Mexico en 1968 correspondent aussi à la rencontre entre l'histoire des coureurs est-africains, marquée par les luttes de décolonisation et contre l'apartheid, et l'histoire des sportifs nord-américains, marqué par les revendications pour les droits civiques, portées notamment par les Black Panthers. Les sportifs « noirs » américains, notamment en athlétisme, remportent bon nombre de médailles

⁴ BEALL C. et al., « An Ethiopian pattern of human adaptation to high-altitude hypoxia », *PNAS* December 24, 2002, vol. 99, no.26, pp. 17215-17218.

olympiques en 1968. Plus largement enfin, les JO de Mexico voient l'entrée massive de coureurs « de couleur » dans les compétitions.

Le monde sportif, traditionnellement allergique à la politique, interprète cette « vague noire » comme relevant exclusivement du fait biologique et pose en substance que « ces gens-là » gagnent parce qu'ils sont biologiquement différents, « naturellement doués ». Les journalistes ne font ici que reprendre le discours sur le « *natural born athlete* », discours qui vise depuis la fin du XIX^{ème} siècle à fournir une justification aux succès des sportifs « noirs » aux USA, à commencer par les boxeurs.⁵ Cet argument biologisant annihile le mérite de leurs victoires, arguant que celles-ci découlent non pas de leur travail d'entraînement, de leur motivation ou de leur force de caractère (qualités déniées aux « Noirs »), mais de leur altérité biologique.

Logiquement, les sportifs « blancs » délaissent un à un les disciplines dont ils ont été détrônés, refusant un combat qu'ils jugent déloyal du fait de l'altérité biologique supposée de leurs opposants. A partir de Mexico 1968, ce sont les épreuves de courses (du sprint jusqu'aux courses de fond) qu'ils délaissent massivement, se recyclant sur des épreuves plus « techniques » (les haies, les épreuves de fond de ski, les sauts à la perche), jugées hors de portée pour les sportifs « de couleur », décrits comme trop spontanés, moins travailleurs.

Bien qu'il soit lourdement chargé de préjugés racistes, le mythe de l'athlète naturel est globalement favorable aux athlètes « noirs ». Très rapidement, son efficacité performative se révèle sur les terrains sportifs où très peu d'athlètes « blancs » osent imaginer pouvoir gagner une course de fond contre un « athlète naturel ». En retour, le mythe présente tous les caractères de la prophétie auto-réalisatrice auprès des coureurs labélisés « naturels », qui y puisent un surplus de motivation.

Le mythe est renforcé par la forte légitimité des instances qui l'énonce : les dirigeants sportifs (entraîneurs, sélectionneurs et officiels), la presse sportive, ainsi qu'une partie importante du milieu médical et du monde scientifique. Après 1968, une réelle curiosité journalistique et scientifique se porte sur les coureurs est-africains, suscitant bon nombre de reportages et de missions scientifiques, en Ethiopie mais surtout au Kenya. L'intrusion de ces « autorités » étrangères, porteuses d'un nouveau regard sur les populations locales, aide à diffuser et à ancrer parmi les populations locales la croyance en leur spécificité et en leur potentiel sportif. Et l'échec répété des scientifiques à découvrir la moindre preuve de l'altérité biologique de ces coureurs ne fait alors que transformer l'objet de leur quête en un « mystère » ou en un « secret », qui alimente en boucle la nécessité de « recherches complémentaires » et de nouvelles missions qui se succèdent inlassablement depuis des décennies dans les régions concernées.

Racialisation

Le sport, domaine de passion par excellence, ne se distingue pas par sa mobilisation de l'esprit critique, mais plutôt par sa capacité à générer des émotions et à former du lien social, du « nous », avec son corolaire inévitable, le « eux ». Et comme les groupes sociaux se perçoivent en termes de peuples, de nations, d'ethnies et/ou de races (catégories indigènes du monde social s'il en est), les compétences des meilleurs sportifs sont décrites et expliquées, plus souvent que dans d'autres domaines, à l'aide d'arguments qui relèvent de la racialisation, de l'ethnisation ou du culturalisme.⁶ Par exemple, l'équation entre culture nationale et

⁵ JOBERT T., *Champions noirs, racisme blanc*, PUG, 2006.

⁶ Sur la racialisation et l'ethnisation, cf. POIRET C., « Les processus d'ethnisation et de raci(al)isation dans la France contemporaine : Africains, Ultramarins et 'Noirs' », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 27, n° 1, 2011, pp. 107-127. Et PRIMON JL, « Ethnisation, racisation, racialisation : une introduction », *Faire Savoir*, n° 6, mai 2007.

sport fonctionne souvent pour expliquer les compétences des Brésiliens en capoeira ou celle des Coréens en taekwondo. L'équation raciale joue, quant à elle, dans l'association entre Asiatiques et ping pong, ou entre Extrêmes-Orientaux en arts martiaux. Inversement, une correspondance existe dans les imaginaires collectifs, du moins occidentaux, entre les populations d'origine africaine et l'inaptitude en natation ou en ski. Si le lien entre « race » et compétence est courant dans le monde sportif, c'est sûrement parce que la compétence sportive, tout comme la « race », partagent ce point commun de nous apparaître au premier regard comme relevant essentiellement du biologique.

L'histoire du sport aux Etats-Unis est particulièrement marquée par les questions raciales, avec des interdits implicites, mais aussi parfois formels, faits aux « Noirs » de s'engager dans des activités physiques que les « Blancs » ont longtemps jugés comme emblématiques de leur condition sociale supérieure. Ainsi l'intrusion, puis la domination de boxeurs « de couleur » au début du XX^{ème} siècle a été perçue de façon particulièrement douloureuse dans le monde des rings américains qui, après avoir vainement cherché un « espoir blanc », en vint à interdire explicitement les boxeurs « noirs » de tout combat en Amérique.⁷

Après la boxe, ce fut le tour des courses à pied d'athlétisme d'être le terrain d'une compétition binarisée en noir et blanc, entre « Noirs » et « Blancs », les uns utilisant le sport comme symbole d'excellence sociale, les autres s'y investissant pour défier cette position dominante. Les médailles olympiques de Jesse Owens en 1936 sont emblématiques à ce titre, les sportifs « noirs » étant décrits dans la presse sportive comme non-représentatifs de la nation américaine et comme menaçant la suprématie « blanche » dans l'une des activités sportives les plus emblématiques de la haute société occidentale.

Pendant de longues décennies, les courses à pied ont été perçues comme l'apanage des « Blancs ». Les coureurs Américains, Finlandais, Britanniques, Suédois, Allemands mais aussi Français et Belges dominaient toutes les compétitions de courses à pied, du sprint le plus court jusqu'au marathon.⁸ Dans ce domaine, les « Noirs » n'entrèrent que difficilement et tardivement car ils étaient littéralement la risée des stades.⁹ Cette situation perdure pendant la guerre froide, où l'athlète « blanc » reste le symbole du coureur dans les luttes symboliques que se livrent USA et URSS par le biais de matchs d'athlétisme annuels.¹⁰

La racialisation des compétences en course de fond d'athlétisme s'inverse donc radicalement en l'espace de quelques années, autour des JO de Mexico, avec une polarisation tout aussi marquée qu'auparavant, sauf qu'il s'agit d'une polarisation inversée : les athlètes « blancs » ont déserté les courses et les athlètes africains ont été amalgamés aux athlètes afro-américains et antillais dans le groupe des « Noirs ». Cette polarisation enclenche rapidement des effets en boucle de rétroaction, accentuant la démotivation et la désaffection d'un côté, la motivation et confiance en soi de l'autre, le tout renforçant l'illusion racialisante.

Ethnicisation

⁷ JOBERT, op. cit.

⁸ TAMINI N., *La saga des pedestriens*, Ediors ed., 2009.

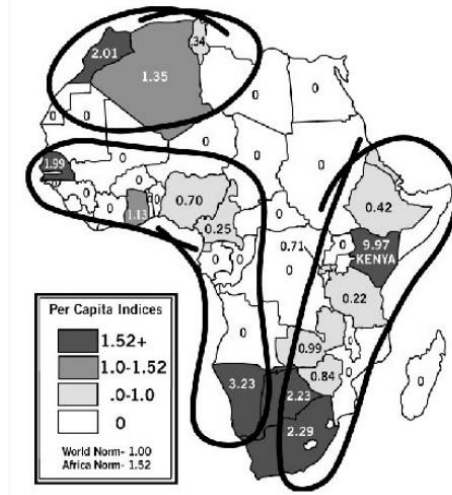
⁹ WIGGINS D.K., « "Great speed but little stamina": the historical debate over black athletic superiority », *Journal of Sport History*, n°16, 1989, pp. 158-185. Et BAKER W.J. et MANGAN J.A., *Sport in Africa*, New York-Londres : Holmes and Meier Publishers, 1987, pp.282.

¹⁰ TURRINI J., "It Was Communism Vs. the Free World: The USA-USSR Dual Track Meet Series, 1958-1985", *Journal of Sport History* 28:3 (Fall 2001): 403-443.

L'ethnisation des compétences sportives, c'est-à-dire l'explication de leur répartition en fonction d'origines ethniques, apparaît comme une focale d'explication de plus petite échelle que la racialisation. Quand la complexité des phénomènes peine à s'expliquer en termes raciaux, le sens commun tend à faire appel à l'ethnisation.

Or, l'ethnisation est scientifiquement plus complexe que la racialisation car, si la biologie occupe une place prépondérante dans le concept de race, celui d'ethnie doit faire composer la biologie avec d'autres dimensions, qui ne relèvent pas des SV, mais des sciences sociales. En effet, les ethnies sont des communautés culturelles et linguistiques, ce qui peut s'avérer déterminant avoir accès aux informations-clefs d'une carrière sportive.

Pour expliquer la répartition des « Noirs » entre coureurs de fond et sprinters, le recours à une explication ethniciante s'est rapidement imposé dans le monde sportif, qui ne s'encombre pas de complexité intellectuelle : on a eu vite fait de décréter que les coureurs nord-américains, forts en sprint, partageaient tous une seule et unique origine ethnique, qualifiée « origine d'Afrique de l'Ouest ». Et les coureurs éthiopiens et kényans, forts en course de fond, ont de même tous été assimilés à un seul et unique groupe ethnique, nommé « origine d'Afrique de l'Est », comme l'illustre la carte ci-dessous, consultable sur le web :



Carte, sans légende, présentée sur le site *Sports Performance Bulletin* sous le titre « Votre talent sportif est-il prédéterminé par votre ascendance ? »¹¹

Concernant l'« origine d'Afrique de l'Ouest », faut-il rappeler que les esclaves africains vendus en Amérique du Nord et aux Antilles ne provenaient pas tous, loin s'en faut, de la seule Afrique de l'Ouest, mais étaient aussi importés d'autres parties de ce continent ? Et qu'ils se métissèrent avec les autres populations nord-américaines ? Par ailleurs, les populations de la région Afrique de l'Ouest ne constituent pas un groupe ethnique unique et se partagent en une multitude d'ethnies qui représentent une diversité génétique extrêmement forte.

Concernant l'Afrique de l'Est, la diversité ethnique et partant génétique est ici aussi extrêmement élevée entre des dizaines d'ethnies différentes, réparties entre plusieurs grandes familles d'ethnies (couchitiques, nilotiques, bantoues, swahili, sémitiques). Comment peut-on imaginer les intégrer dans une seule catégorie ethnique ?

L'équation « Afrique de l'Ouest = sprint » et « Afrique de l'Est = fond » ne fonctionne pas non plus quand on regarde de plus près la répartition des médailles par pays, à cause des sportifs d'Afrique du Nord, efficaces en courses de demi-fond et fond, mais dont on peine à

¹¹ <http://www.pponline.co.uk/encyc/sport-and-ethnicity-240#>

déceler un lien biologique avec les coureurs d'Afrique de l'Est et dont on oublie tout autant la dimension politique de leurs médailles, notamment pendant la période post-coloniale.¹²

La division de la « race noire » en groupes d'ascendances géographiques s'accompagne d'un appel à la génétique. Ou plutôt à une conception simpliste, très « sens commun », de la génétique, du type « une compétence est liée à un gène qui est spécifique d'une population ». Ici, les sous-parties de la « race noire » sont désignées en termes d'ethnies perçues comme des ensembles purs, homogènes et étanches. C'est dans ce contexte qu'on commence à entendre parler de « tribus de coureurs », de « génétique du sprint » et de « population douée pour l'endurance ». En retour, le recours à la génétique ouvre la voie à l'utilisation du vocabulaire de la taxinomie inspirée de Linnée et l'ethnie y apparaît comme une subdivision du taxon « race », qui se trouve de ce fait légitimé.

Sur le terrain, les « athlétologues » ont vite fait de repérer une unité ethnique chez les coureurs au Kenya, dans la tribu Kalenjin, et logiquement les recherches scientifiques se tournent vers leur génétique. Sans succès, malgré les (ou grâce aux) réelles avancées de cette science pendant cette période. En Ethiopie, les frontières ethniques sont moins tranchées qu'au Kenya et l'ethnisation des compétences peine à s'imposer, même si on observe un ou deux exemples de lignées familiales de coureurs, notamment dans la région de l'Arsi peuplée majoritairement d'Oromo.

Le mythe de la « tribu des coureurs »

Le mythe de la « tribu des coureurs » apparaît dans ce contexte-là. Le récit s'expose sous la plume de John Manners, un américain qui passa de nombreuses années au Kenya et dont le père y travailla comme anthropologue. La durée de ces séjours dans les hautes terres occidentales du Kenya, ainsi que le statut universitaire de son père fondent la légitimité de la parole de Manners. Il fait donc figure d'autorité sur la question, d'autant plus qu'il a publié de nombreux articles sur les coureurs dans la presse sportive et généraliste américaine et qu'il a contribué à divers documentaires télévisés.¹³

En 1997, Manners présente une communication au congrès annuel de la British Society of Sports History. Mais sa communication ne donne pas lieu à publication (sauf en ligne)¹⁴ : Manners s'exprime beaucoup au conditionnel, il présente des hypothèses plutôt que des résultats.

S'interrogeant sur les raisons de la domination des coureurs kényans, et plus spécifiquement ceux de l'ethnie Kalenjin, dans le palmarès sportif des épreuves de fond et demi-fond, Manners écrit¹⁵ :

Il semble évident que les Kalenjin puissent être dotés d'une sorte de don génétique collectif. C'est un sujet sensible [a touchy stuff], bien sûr, et il n'existe rien comme donnée scientifique reproductible pour soutenir cette idée. Mais la recevabilité de l'explication génétique semble logique : les Kalenjin se marient principalement entre eux ; ils ont vécu pendant des siècles à des altitudes de 2000 mètres ou plus ; et, au moins par tradition, ils passent leurs journées à courir par monts et par vaux après leur bétail. Il n'est donc pas déraisonnable de suggérer qu'au fil du temps, une sorte d'adaptation génétique se soit mise en place qui finalement est devenue bénéfique pour la course de fond de compétition. [...]

¹² SCHOTTE M., *La construction du "talent" – Sociologie de la domination des coureurs marocains*, Paris, Raison d'agir, 2012.

¹³ <http://www.kensap.org/john.php>

¹⁴ MANNERS J., "Kenya's running tribe", *The Sports Historian*, No. 17, Issue 2, Novembre 1997.

¹⁵ Traduction de l'auteur.

Nous avons ici la tentation d'imaginer une race maigre d'uebermenschen [sur-hommes] gardiens de troupeaux se déplaçant de ci de là la Rift Valley. [...]

Ce que je trouve le plus intrigant, cependant, c'est la possibilité que certaines des coutumes de ces peuples puissent avoir fonctionné indirectement comme des mécanismes de sélection génétique favorisant les coureurs forts. [...] Plus un jeune homme était bon en raid de bétail – en grande partie en raison de sa vitesse et de son endurance-, plus il accumulait de bétail. Et comme le bétail était ce dont un futur marié avait besoin pour payer le prix d'un mariage, plus un jeune homme possédait, plus il pouvait s'acheter de femmes, et donc plus il pouvait engendrer d'enfants. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'un tel avantage reproductif puisse avoir causé une modification significative dans la constitution génétique du groupe en l'espace de quelques siècles.

Probablement conscient de la faiblesse de son argumentaire, Manners complète en 2007 son récit dans un article publié dans l'ouvrage collectif coordonné par Pitsiladis (cf. infra).

La sélection naturelle est généralement conçue comme un processus [de l'ère] glaciaire. Mais quand un trait héréditaire confère un avantage reproductif significatif, le processus peut aller beaucoup plus vite.

Manners prend ici l'exemple, cité par Luca Cavalli-Sforza, de la propagation de la capacité à digérer le lactose parmi les adultes des populations d'éleveurs.¹⁶ Ce processus se serait déroulé sur à peine plus d'un millénaire.

Enfin, l'ajout le plus récent au récit sur les « athlètes naturels » introduit la dimension de « foyer originel », de lieu-source autour de micro-régions et même de villages qui seraient le siège de « l'origine », synonyme de pureté et d'authenticité : il s'agit du bourg de Bekoji en pays Oromo pour les Ethiopiens et de Iten en pays Kalenjin au Kenya. C'est vers ces lieux que convergent depuis lors tous ceux que la question intéresse : scientifiques, sportifs et journalistes. C'est donc l'ethnisation des compétences qui a mené à la focalisation sur des régions qui sont graduellement perçues comme des foyers géographico-ethniques de la compétence athlétique.

En outre, le récit sur la « tribu des coureurs » fait abstraction du fait que, dans les deux pays, plusieurs champions proviennent d'autres régions et d'autres ethnies. En résumé, ce récit repose sur plusieurs présupposés, dont aucun n'est fondé scientifiquement :

- la vie en altitude aurait des effets bénéfiques sur les compétences en course d'endurance pour les populations autochtones
- les traits psychologiques (courage) et/ou physiologiques (endurance) acquis favorisant la course d'endurance seraient transmissibles entre générations
- les tribus (ou les ethnies) constitueraient des populations génétiquement à la fois homogènes et étanches, coupées des influences extérieures
- la propagation, à l'ensemble d'une population, d'une éventuelle particularité génétique favorisant la course d'endurance serait d'une durée se mesurant en siècles plutôt qu'en millénaires
- le peuplement des régions concernées serait stable depuis au moins la durée nécessaire à une telle propagation génétique.

L'ensemble de ces présupposés ne serait possible sans une solide foi en « les progrès de la science » : si les assertions ci-dessus sont au conditionnel, c'est uniquement parce que dans l'esprit de l'auteur la science n'a *pas encore* réussi à les prouver. L'idée que les présupposés du raisonnement soient erronés ne se pose même pas.

¹⁶ CAVALLI-SFORZA L., *Gènes, peuples et langues*, Odile Jacob, 1996, pp. 12-13.

A partir du moment où il est formalisé par écrit et publié, le mythe de la « tribu des coureurs » influence davantage le domaine de « la science », où il vient renforcer et préciser le concept de l'« athlète naturel ». C'est notamment le cas en ce qui concerne les recherches de l'ICEARS.

Les recherches en SV sur les « athlètes naturels »

A partir de 2004, un programme de recherche sur les « athlètes naturels » se met en place de façon institutionnalisée : Yannis Pitsiladis, docteur en physiologie de l'exercice, fonde à l'Université de Glasgow un centre de recherche nommé *International Centre for East African Running Science* (ICEARS). Avec la création de ce centre, une nouvelle science est donc inventée : la « science de la course est-africaine ». Dans la foulée, cette nouvelle science donne naissance à une nouvelle discipline, l'*athletogenomics*, dont la paternité est revendiquée par le physiologiste du sport Craig Sharp.¹⁷

Pourtant, même si un certain optimisme règne à l'époque autour des découvertes de la génétique, il est déjà assez évident que le lien entre un gène (ou une combinaison de gènes) et une compétence sportive est loin d'être une réalité scientifique attestée.¹⁸

L'aventure de l'ICEARS en Ecosse ne dure que quelques années. En 2007, Pitsiladis coordonne un ouvrage collectif (*East-African Running – Towards a cross-disciplinary perspective*) qui réunit des contributions des membres et membres associés de l'ICEARS. Mais, suite à la publication de cet ouvrage, l'ICEARS est finalement transféré de l'Ecosse vers le Kenya, à la Moi University, à Eldoret, en 2009. Pitsiladis accompagne le déménagement, en obtenant un poste de *visiting professor* dans cette université, mais perd la direction du centre au profit collègue kényan. Les raisons de cette trajectoire, quelque peu contrariée, de la « science de la course est-africaine », de son centre de recherche et de ses travaux en « athlétogénomique », se comprennent à la lecture de l'ouvrage collectif de 2007.

L'ouvrage est contradictoire. Il réunit des contributions de spécialistes incontestés de l'histoire et de la sociologie du sport africain, John Bale et Grant Jarvie, mais la caution scientifique qu'ils apportent est contrebalancée par leur scepticisme, voire leur opposition, au paradigme de l'« athlète naturel ». Ainsi Bale écrit-il : « Je souligne le caractère culturel de la course kényane –sa construction par les politiques publiques et les préjugés coloniaux- et je cherche à dénier l'existence de ce qui est parfois dénommé 'athlète naturel' ». ¹⁹ Grant Jarvie renchérit : « ... la pauvreté et le besoin d'argent peuvent s'avérer de puissantes motivations pour courir en Afrique et hors d'Afrique. Ceci est une explication au moins aussi convaincante du succès de la course que les autres raisons mises en évidence dans ce livre ». ²⁰

Le reste de l'ouvrage est totalement acquis au paradigme de l'« athlète naturel ». Le propre récit de Manners est d'ailleurs présenté directement à la suite des contributions de Bale et Jarvie, accédant ainsi à une forme de reconnaissance académique.

Pas moins de douze contributions, sur un total de quatorze, s'inscrivent dans le paradigme de l'« athlète naturel », parfois de façon explicite et assumée (comme celle de Pitsiladis intitulée *Evidence for the 'Natural' east African Athlete*). Pour la plupart, elles font état de recherches empiriques menées avec sérieux par des scientifiques rigoureux. Mais les conclusions qu'elles présentent sont loin d'être à la hauteur des attentes. Toutes ces

¹⁷ PITSILADIS et al., op. cit., p. 5.

¹⁸ JORDAN, op. cit.

¹⁹ BALE J., "Kenyan running before the 1968 Mexico Olympics", in PITSILADIS et al., op. cit., p. 11.

²⁰ JARVIE G., "The promise and possibilities of running in and out of east Africa", PITSILADIS et al., op. cit., p. 36.

contributions pâtissent d'un problème de fond, celui de s'inscrire dans le cadre du paradigme de l'« athlète naturel » et donc d'avoir construit toute leur architecture conceptuelle sur la base non scientifiquement avérée de l'altérité biologique des populations étudiées.

Au moins quatre d'entre elles présentent en outre le défaut supplémentaire d'assoir leurs raisonnements sur les concepts de « Noir », « Blanc » et « Caucasien » qui, s'ils peuvent être considérés comme des catégories indigènes en sciences sociales²¹, restent totalement dénués de fondements scientifiques en SV. Est-il possible que des chercheurs en SV ignorent le fait qu'à l'intérieur d'une population définie par un critère aussi si peu rigoureux que la « couleur de la peau », on rencontre une diversité génétique telle que toute conclusion est vouée à trouver un contre-exemple ? Et en physiologie de l'exercice, en quoi des conclusions portant sur des coureurs sud-africains sont-elles transposables à des coureurs est-africains ? C'est pourtant le cas de l'article d'un des contributeurs.²²

Forcément, les résultats de travaux menés sur de telles bases sont peu conclusifs : celui sur les sportifs sud-africains s'énonce entièrement au conditionnel²³, tel autre article finit par : « on en sait peu sur le sujet »²⁴, tel autre par « aucune différence générale n'a été trouvée » ou « ceci indique que ces facteurs ne contribuent pas à la différence observée » ; un autre enfin, aboutit même à l'exact opposé d'un résultat scientifique : « ... certains coureurs pourraient... et d'autres non ».²⁵

A propos du « phénotype » du coureur, un serpent de mer pseudo-scientifique pourtant abandonné depuis longtemps par la communauté scientifique sérieuse faute de pertinence avérée, les conclusions sont des plus molles (« il n'est pas clair... », « très probable... ») ou restent au niveau de « suggestions ».²⁶

Même en nutrition, où les connaissances sont déjà bien établies et où l'on ne peut pas se retrancher derrière un éventuel « progrès futur de la science » pour justifier une absence de résultats, les conclusions sont des plus évasives (« il semble peu probable... », « il se pourrait que... »)²⁷, quand elles ne sont pas franchement négatives (« En conclusion, quand on considère tous les aspects de la diète kényane, il devient clair que la diète simple, et sous certains aspects sub-optimale des coureurs ne peut pas expliquer leurs grandes performances. »).²⁸

Enfin, un article en hématologie va dans le sens contraire de ses hypothèses, confortant l'absence l'altérité biologique des coureurs est-africains :

Quand ces athlètes descendent en basse altitude pour des compétitions, ces indices [concentration d'Hb et Hct] se réduisent dans la même proportion que l'accroissement

²¹ A propos du terme « caucasien », cf. SABBAGH D., « Le statut des 'Asiatiques' aux Etats-Unis », *Critique internationale*, n° 20, 2003/3, pp. 69-92.

²² HARLEY Y. and NOAKES T. D., « Studies of physiological and neuromuscular function of black South African distance runners », in PITSILADIS et al., op. cit., pp. 159-199.

²³ « ... still not completely explained... », « suggest... possibly... may... suggesting... may explain... could... would... might... », HARLEY, op. cit., pp. 189-191.

²⁴ MOORE B. et al., Erythropoietic indices in elite Kenyan runners training at altitude, PITSILADIS et al., op. cit., p. 201

²⁵ LARSEN H., op. cit., p.113

²⁶ FUDGE B.W., KAYSER B. et al., Energy balance and body composition of elite endurance runners, in PITSILADIS et al., op. cit., p.97.

²⁷ FUDGE B.W., PITSILADIS Y. et al. Outstanding performance despite low fluid intake, PITSILADIS et al., op. cit., 63-84.

²⁸ CHRISTENSEN D.L., « Diet and endurance performance of Kenyan runners », in PITSILADIS et al., op. cit., p.112

*observé chez les populations de basse altitude qui s'engagent dans un entraînement de haute altitude.*²⁹

Quant à la fameuse « *athletogenomics* » promue par l'équipe de l'ICEARS, elle butte sur... l'avancée de la science génétique : entre 2000 et 2004, le nombre de nouveaux gènes associés à des traits de performance ou de fitness a augmenté de manière continue. Le nombre de *loci* associés à des phénotypes d'endurance a augmenté de 22 à 37, et celui de *loci* liés à la force et à la fitness anaérobie est passé de 2 à 13.³⁰ Et depuis 2004, cette tendance n'a fait que se confirmer : l'équation « un gène / une compétence / une population » relève de plus en plus du fantasme social et de moins en moins de la réalité scientifique.

Le constat d'échec est général. L'ouvrage de 2007 ne présente aucun résultat probant sur la question d'un éventuel avantage biologique des coureurs de fonds est-africains pour la course de fond. Rendons hommage aux auteurs qui ont le mérite de le reconnaître :

*A ce jour, peu de différences physiologiques ont été identifiées de manière fiable entre des athlètes d'endurance africains et leurs homologues caucasiens. Et un nombre encore plus faible d'associations génétiques susceptibles d'expliquer ces différences physiologiques ont été trouvées.*³¹

Ce résultat en négatif est peu surprenant. Il confirme et renforce l'absence de résultats probants de toute la longue tradition de recherches en SV sur les différences raciales. Pourtant, le fait que ces recherches n'aboutissent pas aux résultats escomptés ne conduit pas leurs auteurs à une remise en cause de la prémisse de l'altérité biologique sur laquelle elles se fondent.

Cette focalisation sur la biologie « interne » des coureurs s'accompagne d'une occultation de leur environnement, notamment social. L'ensemble de la structure de formation des athlètes de haut niveau est, soit négligée, soit au mieux considérée comme un simple dispositif de révélation d'une compétence enfouie qu'il suffirait de dégrossir, à la manière d'une pépite ou d'un diamant brut qu'il suffit de découvrir et polir. Ce qui est nié ici, c'est non seulement les années de façonnage des corps par le biais d'entraînements quotidiens, mais aussi l'ensemble des déterminants sociologiques, culturels, institutionnels, psychologiques et économiques qui permettent à certains individus, et pas à tous, de devenir des athlètes de haut niveau. Le tout est expliqué par des argumentaires circulaires (dont les conséquences légitiment les causes supposées), notamment grâce à des concepts tels que « le don » ou « le talent » qui ne deviennent visibles qu'*après* la réalisation de résultats sportifs performants.³²

Conclusion

Les signes d'épuisement et d'invalidité sont nombreux concernant le paradigme scientifique mobilisant les seules SV dans la recherche d'explications des différences de compétences (somatiques et autres) entre populations « noires » et « blanches ». Pourtant, ce paradigme résiste bien à l'effondrement. Les scientifiques ont beau attester l'absence de trace d'une altérité biologique plus profonde que la pigmentation de l'épiderme, la croyance sociale

²⁹ MOORE et al., op. cit., p.211.

³⁰ MAC ARTHUR D., NORTH K., "Genes and human elite athletic performance", in PITSILADIS et al., op. cit., p.227.

³¹ LUERY H.M. et al., "Genetic and endurance performance", in PITSILADIS et al., op. cit., p. 246.

³² SCHOTTE, op. cit. et CHAMBLISS D., « The mundanity of excellence », *Sociological Theory*, Spring 1989, 7 (1), pp.70-86.

en des « races » et des « ethnies » qui seraient des isolats génétiques homogènes reste solide et féconde.

L'occultation des déterminants sociologiques, culturels et politiques de la performance sportive des coureurs de fond est-africains se réalise par le biais de discours sur l'altitude, la génétique, la race ou l'ethnie, discours qui sont autant de formes de biologisation du social. Or biologiser les différences de compétences revient à nier les processus historiques de construction sociale et politique des situations qui ont mené à des spécialisations groupales (constitutions d'« écoles » d'athlétisme dans le cas du Kenya et de l'Éthiopie), que ce soit dans le domaine sportif dans le cas de cet article, ou d'autres phénomènes somatiques, intellectuels et sensibles entre des populations que rien ne sépare biologiquement si ce n'est leur enveloppe physiologique, leur apparence extérieure, ce que le généticien André Langaney nomme « la carrosserie » en opposition au « moteur », c'est-à-dire la structure interne de leur physiologie.³³

La solidité paradoxale de ce paradigme de l'altérité biologique des coureurs « noirs » témoigne en fait de la puissance des croyances sur laquelle il repose :

- la foi en « les progrès de la science », véritable fuite en avant qui permet d'éviter toute argumentation contradictoire ;
- les vellétés de légitimité des SV dans le dispositif de justification des inégalités dans l'ordre social : elles présentent les inégalités en termes de « différences de compétences » et les groupes sociaux comme des « populations », voire des « ethnies » (en Afrique) ou des « peuples » (en Europe) ;
- la position, hégémonique cette fois-ci, des mêmes SV dans l'explication de tous les phénomènes impliquant le corps humain, au détriment des sciences humaines et sociales. L'individu dans le sport, la maladie, la sexualité, etc. est ainsi décrit, analysé et expliqué exclusivement par ses traits biologiques, hors de tout déterminant psychologique, sociologique, économique ou autre.
- et finalement la répulsion malade du monde sportif à assumer les déterminants sociologiques et politiques qui le structurent. Le monde sportif se perçoit en position d'extériorité par rapport au monde social.

Il s'agit là de piliers forts des imaginaires collectifs de nos sociétés contemporaines, qui ne seront pas ébranlés facilement car ils étayent les positions dominantes non seulement dans le monde scientifique, mais également journalistique, sportif et politique.

La prégnance de ces croyances est telle que les discours biologisant qui s'en inspirent ne semblent pas relever, du moins dans la société civile, d'un quelconque complot, ni même d'une ruse, même si objectivement certains partis politiques ont bien vu leur intérêt à relayer et soutenir ceux qui en véhiculent les différentes versions. Les discours qui biologisent, sous une forme ou une autre, l'explication des phénomènes somatiques tels que la compétence sportive de haut niveau se présentent plutôt comme un « prêt à penser », c'est-à-dire une solution de facilité pour comprendre quelque chose de complexe.

Une telle paresse intellectuelle se justifie éventuellement hors du monde scientifique, mais elle prend une toute autre signification à l'intérieur de la communauté scientifique : s'entêter, en connaissance de cause, à suivre un paradigme qui s'est avéré caduque revient à assumer une prise de position idéologique forte : faire de la politique sous couvert d'apparence scientifique, c'est-à-dire abuser de sa position de scientifique pour imposer ses opinions idéologiques. C'est de la pseudo-science. Et de la vraie politique.

³³ LANGANEY A., *Le sauvage central*, Chabaud, 1991.

Il ne s'agit pas pour autant de jeter l'anathème sur les SV, bien au contraire, pour autant que la recherche d'altérité biologique s'applique à des populations qui ne sont pas définies par des catégories indigènes, socialement fondées (comme « Noirs », « Blancs » ou « Caucasiens »), mais à des catégories qui sont construites sur des traits scientifiques avérés. C'est d'ailleurs fort heureusement souvent le cas, même si le grand public s'intéresse peu à ces travaux.

Loin de rejeter les recherches en SV, il s'agit donc au contraire de prendre acte des avancées de ces disciplines pour mettre en place des programmes de recherche conjoints qui travailleraient, non pas à l'échelle phylogénétique sur la quête d'une altérité biologique groupale héritée (laissons cela aux généticiens des populations), mais à l'échelle ontogénétique sur la construction des compétences, à partir de concepts tels que la plasticité (musculaire, cérébrale, etc.) et en intégrant l'ensemble des influences environnementales, c'est-à-dire écologiques et climatiques, mais aussi sociologiques, politiques, économiques et culturelles.